

La Critique historique et l'Encyclique Pascendi

Conférence faite par M^{gr} l'Evêque de Beauvais



PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & C^o, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET
117, Rue de Rennes, 117

—
1908

Tous droits réservés

DÉPÔT A LYON : 3, Avenue de l'Archevêché



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

La Critique historique et l'Encyclique Pascendi

La conférence sur la *Critique historique et l'Encyclique « Pascendi »* que Mgr l'Evêque de Beauvais devait faire le 31 janvier à la réunion des étudiants, rue de Vaugirard, 104, n'a pu être donnée à cause de la mort du très vénéré Cardinal Richard et du deuil dans lequel elle a plongé Paris et la France.

Nous la publions telle que Mgr l'Evêque de Beauvais l'avait écrite.

La Critique historique et l'Encyclique Pascendi



MESSIEURS,

Permettez-moi de dire tout d'abord et avant tout combien je m'estime heureux de trouver ici M. l'abbé Peillaube.

Il me reçoit en votre nom.

Je l'en remercie.

Je rappellerai qu'il y a vingt ans bien passés, j'étais son maître à l'Université catholique de Toulouse. Oh ! un maître bien modeste, ne se recommandant que par un travail opiniâtre. Devenu maître à son tour et jeune encore, M. l'abbé Peillaube a tout de suite brillé d'un éclat autrement vif ; il a conquis très vite une solide réputation de philosophe. Déjà, à Toulouse, on se doutait qu'il ferait quelque chose ; il a fait beaucoup.

La nature et le caractère de ses études l'obligent à planer très haut dans les régions de la pensée pure, au milieu des recherches de la psychophysique. Cependant il a bien voulu se souvenir qu'à Toulouse je m'efforçais d'initier mes élèves à la Critique. Il a donc désiré que je vienne vous parler d'elle à la suite de l'Encyclique *Pascendi*. Je lui en sais gré, puisqu'il me donne l'occasion et la joie d'applaudir à ses succès, de vous connaître, Messieurs, et aussi, malgré la difficulté de la tâche, de parler avec vous, en une causerie simple, de ce sujet : *la Critique historique et l'Encyclique « Pascendi. »*

Il est important.

Vous vous en rendrez compte, si je réussis à décrire la fortune de la Critique pendant ces trois derniers siècles et si, vous ayant dit qu'elle a été mise à mal, le Pape vient de la ramener à ses origines et à sa véritable nature, et ainsi lui infuser un renouveau de vie.

I

Messieurs, tout le monde sait comment est née la Critique, de quel mouvement de la

pensée, et aussi de quels besoins elle est sortie. Ce sont des besoins bien pressants, en effet, qui ont créé cet organe.

Vous entendez comme moi par Critique une méthode rationnelle, au service du savant qui, s'appliquant à l'étude de l'histoire, en discute les titres (authenticité et valeur des documents), fait l'exégèse de ces titres, afin d'en extraire toute la substance vivante, et même procède aux reconstructions, soit qu'il retienne simplement les faits, soit que, tâchant à les comprendre, il donne le tableau d'une époque. Des historiens, il y en a eu en tout temps; je veux dire qu'il s'est trouvé toujours quelqu'un : spectateur, témoin ou curieux d'esprit, pour faire des récits, fabuleux ou non, écrire des annales, rédiger des chroniques. On ne prétendra pas que dans les œuvres de l'antiquité classique, des premiers siècles du christianisme, du moyen âge, tout est fantaisie. Non; la probité de l'esprit, l'étendue des informations, le génie propre les recommandent.

Il reste cependant que, pour tout discuter, leurs auteurs ne furent pas armés d'une méthode spéciale à règles précises. Ils n'en sentirent pas le besoin.

Au contraire, quand, au xv^e siècle, on se

mit à se battre à coups de textes, quand on eut découvert de nouveaux textes, et surtout quand on prétendit les opposer à l'Eglise Romaine, on y regarda de beaucoup plus près ; car si nous nous intéressons en curieux aux récits de Tite-Live, par exemple, c'est avec angoisse que nous suivons les travaux dont les conclusions vont à l'encontre de la Religion et qui engagent nos plus chers intérêts.

Il en fut ainsi un peu au xv^e siècle, en Italie surtout, avec le *Quattrocento*, beaucoup au xvi^e, et cette fois en France, en Angleterre, en Allemagne. Je ne le rappelle que pour pouvoir dire qu'au milieu du chassé-croisé des controverses quotidiennes, se produisirent, cent fois pour une, des observations, des remarques, des avis, et même s'affirmèrent des règles d'une véritable valeur rationnelle, le tout restant d'abord épars, un peu partout, même, au xvii^e siècle, chez Mabillon, dont l'œuvre est cependant admirable et chez lequel, encore aujourd'hui, il y a tant à récolter. Le protestant Le Clerc tenta de mettre en corps de doctrine les règles de la Critique. Je n'ai pas à dire s'il y réussit ; autrement, je m'éloignerais de l'objet précis de cette conférence. Quand j'aurai reconnu que tout n'est pas à

dédaigner dans son œuvre, je lui aurai rendu justice. Il convient surtout de noter que son livre est représentatif de la pensée commune : enfin on sent vivement le besoin de cet instrument de travail, de vérification et de discussion, qui s'appelle la Critique.

Ce jour-là, la Critique eut ses maîtres, pas parmi les moindres : j'ai déjà nommé Mabillon. C'est surtout dans son fameux ouvrage sur les *Etudes monastiques* qu'il s'occupa d'elle, tandis que les admirables travaux des Bénédictins Mauristes lui donnaient, du coup, droit de cité.

Après Mabillon, il faut nommer le P. Honoré de Sainte-Marie, Carme. Ses *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la Critique*, en deux tomes : 1^o touchant l'histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères, les actes des anciens martyrs, les vies des saints (1713); 2^o où l'on traite des différentes méthodes pour démêler les véritables traditions des fausses (1717, réédité en 1718); ses *Réflexions*, dis-je, sont pour nous un ouvrage long et peut-être même pas très bien ordonné. Mais il eut un grand succès et fut traduit en plusieurs langues.

Cet auteur ne distingua pas assez les domaines où la Critique se meut : lecture des

textes, histoire proprement dite, traditions, Ecriture Sainte; il ne reconnut pas assez les bons auxiliaires de la Critique, par exemple la paléographie, la diplomatique, la chronologie.

Mais enfin, il fut juste à l'égard de la Critique proprement ou simplement dite, sans épithète et sans phrase. Il l'appela un « Art » et même « un grand Art. » Il constata ensuite que la Critique, d'abord « décriée dans la République des Lettres¹ » où elle avait « commencé depuis environ deux siècles², » avait vaincu toutes les oppositions. « On la traite « de nos jours (1718), disait-il, avec tant de politesse et de modération, qu'elle est désormais une qualité honorable, et son but « n'est pas seulement de redresser ce qui « n'est pas droit, mais d'établir et de prouver « ce qui le mérite³. »

Depuis, le domaine a achevé de se circonscire. Mabillon avait créé la diplomatique et la paléographie; progressivement on a eu la sigillographie, l'épigraphie, l'art du blason, qui, en divisant le travail, l'ont facilité.

¹ Ed. de 1718, p. 2.

² Ed. de 1717, *Préface*.

³ Ed. de 1718, p. 2.

Aussi, il y a trente ans, le P. de Smedt, Bollandiste, put écrire ses *Principes de la critique historique*¹, manuel excellent où il n'est question que de la Critique appliquée à l'histoire; c'était une précision nécessaire. Le P. Lagrange, Dominicain², le P. de Himmelauer, Jésuite³, ont récemment donné dans un exposé didactique une idée de la Critique appliquée à l'Écriture Sainte, de même que Richard Simon avait voulu le faire au XVIII^e siècle. Si leurs écrits ont, ces dernières années, soulevé des polémiques et justifié des réserves, il demeure acquis cependant que l'exégèse ne peut guère se passer de la Critique qui y trouve une de ses applications, sans préjudice aucun pour la Théologie, qui doit être entendue la première.

Ainsi, vous le voyez, la Critique est une méthode, c'est-à-dire un ensemble de règles permettant de discerner le vrai du faux dans cet immense domaine, qui s'appelle l'histoire. Nul qui l'explore ne peut se passer d'elle. C'est la belle situation qu'elle a acquise peu à peu, malgré les oppositions, les tâtonnements,

¹ Paris, 1883.

² *Méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament*. Paris, 1903.

³ *Exegetisches zur Inspirationsfrage*. Fribourg-en-Brisgau, 1904.

les fautes des auteurs, qui, se réclamant également d'elle, n'arrivent pas à s'entendre sur un fait, une institution, le caractère d'une époque, un homme, une religion. Aujourd'hui, elle est universellement considérée, recherchée, choyée même, comme un instrument affiné parfaitement ajusté pour le travail intellectuel. Elle jouit d'une autorité grande, souveraine même aux yeux de plusieurs.

L'instrument existe donc ; il a une vraie valeur.

Manié avec dextérité, appliqué à son objet propre, réservé au seul travail auquel il puisse servir, il peut être très utile, il l'a été déjà, il doit l'être encore ; toutes les fois qu'il est tombé entre les mains d'ouvrier, il a, pendant ces trois derniers siècles, puissamment contribué à élever plus d'un grand monument historique ; c'est sous le couvert de ces chefs-d'œuvre qu'il a conquis la faveur et l'estime.

Tout cela est bien ; c'est justice de le reconnaître et de le dire ; je crois même que dans l'avenir il aidera les historiens ; car le génie lui-même ne pourra se passer de lui.

Je dis qu'il aidera les historiens ; à une condition, cependant : c'est qu'ils le prennent comme il est et non autrement. Il se trouve que

quelques-uns l'ont faussé, et ainsi, pendant ces dernières années surtout, ont fait dévier la Critique et l'ont rendue responsable de méfaits dont elle est innocente.

II

Messieurs, que cet instrument de travail, qui s'appelle la Critique, ait été faussé, et de plusieurs manières, ce n'est que trop certain.

Tout d'abord on en a exagéré la qualité.

Mabillon y voyait un « Art; » nous avons vu que le P. Honoré de Sainte-Marie l'appelait un « grand Art. » Ne vous étonnez pas si j'ai parlé de méthode. Art et méthode, c'est à peu près la même chose.

Or, on a fait de la Critique une science, sous le prétexte qu'elle arrive à des conclusions certaines. On ne s'est pas aperçu qu'elle ne dispose pas de principes; qu'elle n'a pour établir ses règles que des observations, des remarques, des informations multiples, qui, rapprochées - ou comparées, permettent de conclure, sans doute, mais moyennant une grande ingéniosité d'esprit, un jugement

droit, une pensée sûre. Le critique peut beaucoup ; il fait valoir l'instrument, plus que l'instrument ne le sert lui-même. C'est le cas de toute méthode bien conduite et fondée sur l'expérience. Mais pour si bien que le critique fasse, il ne réussira jamais à élever la Critique jusqu'à la hauteur d'une Science.

Cet excès a fait vite tomber dans un autre, je veux dire l'indépendance absolue de la Critique. Il est admis qu'une science s'appartient, est autonome, ne dépend que d'elle-même, tant qu'elle reste dans ses limites. Je ne recherche pas ici quels peuvent être les rapports des sciences entre elles, le jour où elles se côtoient. Non ; il suffit de rappeler l'opinion courante que chaque science, parce que science, fait pour elle-même. La Critique-science a donc été proclamée indépendante. Du coup, elle s'est affranchie de toute philosophie traditionnelle, de toute foi religieuse, surtout de toute foi religieuse. Imaginez maintenant que la Critique, proclamée séparée et indépendante, soit appliquée à l'étude des Livres Saints, vous voyez tout l'abus : la Critique trouve ceci dans les Evangiles ou la Genèse ; peu importe l'affirmation de la foi ; elle ne doit pas s'en inquiéter.

Vous saisirez mieux encore le défaut, si je vous dis que les mêmes critiques qui la proclament indépendante, partent, pour conduire leur travail, d'un postulat philosophique ou théologique de leur choix, intéressé, toujours arbitraire. Voici comment ils y viennent.

La science autant que l'art vit de liberté. C'est cette liberté qui permet à l'esprit de prendre son vol. Le savant, qu'il procède à une vérification ou à une recherche, doit être conduit par une idée. Il a le droit de faire une hypothèse, de supposer que les choses ont été ou se sont passées, ou du moins ont pu se passer de telle manière ; il pousse ses investigations dans ce sens, sauf à renoncer à l'hypothèse si elle ne se vérifie pas. Reconnaissez que, malgré tout, l'hypothèse joue un grand rôle : elle est le fil d'Aryane que le critique s'est tissé.

Et, en effet, ne perdez pas de vue que la Critique est une méthode, que tant vaut l'ouvrier tant vaut l'instrument, et vous verrez facilement comment et pourquoi le raisonnement à priori peut dépendre entièrement du critique lui-même loin d'être emprunté au fait ou au livre qu'il se propose d'étudier. Je prends, comme exemple, les paraboles que nous lisons dans

l'Évangile. Elles appartiennent au livre inspiré ; elles font partie de l'héritage sacré, religieux ; elles sont du domaine de la foi. Vous, critique, vous voulez les étudier au point de vue de l'histoire, afin de savoir si elles ont été dites et dites dans cette forme. Vous avez le droit de faire des hypothèses conductrices, à la condition cependant que vous les puisiez dans l'Évangile lui-même ; autrement vous mêlez tout, histoire, philosophie, religion.

C'est la confusion qui a été faite.

Nous l'avons vu et nous le voyons tous les jours encore : sous le couvert de la Critique, une philosophie s'est substituée à une autre philosophie, une religion à la Religion, une manière d'entendre l'histoire à la foi. Vu la crise de la pensée dans laquelle nous nous débattons, cela devait être. La négation du surnaturel, voilà l'à priori libertin. C'est cependant cet à priori qui fait entrer le christianisme et son avènement dans la trame toute simple de l'histoire des religions et des cultes ; de là, toute l'œuvre de Renan sur les origines du christianisme, bâtie à l'aide d'un appareil critique fort riche en apparence, en réalité frelaté.

Ce défaut fondamental en a engendré trois autres, certainement graves.

D'abord, on a fait plier les textes à l'hypothèse préconçue. Vous imaginez que le surnaturel est radicalement impossible; de toute nécessité les textes révélés devront ne pas y contredire et vous leur ferez dire vos pensées. C'est ainsi que l'Évangile de l'enfance ne signifiera point que Jésus est né miraculeusement de la Vierge Marie; de même, les récits de la résurrection ne prouveront point qu'il soit de lui-même sorti du tombeau, qu'il ait été vu vivant après; l'une et l'autre chose, à savoir, la conception miraculeuse et la résurrection du Christ, sont objet de foi et rien de plus. C'est pourquoi, le critique dénie aux textes toute inspiration, tout surnaturel; il met à la place ce qu'il veut, son rêve, c'est-à-dire sa doctrine naturaliste, matérialiste, athée.

Ce n'est pas tout : il fait dire aux textes ce qu'ils ne disent pas, ou même le contraire de ce qu'ils disent. Nous avons un exemple remarquable de cette prestidigitation dans la *Vie de Jésus* de Renan. Ce livre eut un succès de librairie, mais de mauvais aloi et par surprise. Je n'en connais pas scientifiquement de plus faux. Rien n'y est prouvé; les témoignages sont torturés ou récusés sans motif, les textes

détournés de leur sens, les quatre évangiles ramenés à l'orgueilleuse ambition de l'écrivain qui, se couvrant de la Critique, voulait vider l'esprit humain de la pensée chrétienne. La Critique, que ce livre compromettait, eût dû le vomir. Mais voilà, elle avait été mise au service de la philosophie Kantienne, et, en général, de toute philosophie opposée de près ou de loin à la foi.

Au seuil de son *Histoire d'Israël*, Renan a écrit :

« Il ne s'agit pas, en de pareilles histoires, « de savoir comment les choses se sont pas- « sées; il s'agit de se figurer les diverses « manières dont elles ont pu se passer. »

Le procédé est jugé. En parlant ainsi, cet écrivain passionné et fantaisiste infligeait à la Critique une tare, dont elle ne se fût pas relevée, si elle ne lui fût venue du dehors.

Deux autres défauts sont nés plus près d'elle.

Le critique travaille sur les textes; il en discute l'authenticité et la valeur; il pèse leur témoignage, en extrait la substance historique. Mais, d'une part, il est exposé à ne voir que les textes, et pour certaines époques ils sont rares, à ne tenir aucun compte des traditions; ce qui est grave, s'il s'agit d'une tradition

dogmatique. Aujourd'hui, on s'adonne beaucoup à l'histoire et à la théologie positive; elle est très en honneur, notamment en Allemagne et en France. Je ne me plains que d'une chose : c'est que trop souvent on ne fasse pas état de la tradition doctrinale. La théologie a le droit d'être entendue. En se bornant aux textes, on donne à la Critique une base étroite.

On s'expose, en outre, à être trop rigoureux sur le point de la démonstration. « A nos-
« seigneurs académiques, nosseigneurs les
« hypercritiques souverains arbitres » non des
« mots, » comme disait Ménage, mais des
choses. L'hypercritique a eu son moment de faveur. C'est vrai. Mais il est trop certain qu'il tend à faire entendre, ou bien que la Critique ne peut rien prouver, et c'est le scepticisme en histoire — ou bien qu'il a le moyen magique de battre en brèche les faits paraissant les mieux établis, notamment les traditions, les légendes des martyrs, les vies des saints. Les excès de crédulité ont amené les excès dans la dénégation. A ne s'en rapporter qu'à tel livre récent, c'est à peine si l'hagiographie ancienne peut présenter deux ou trois pages qui soient capables de résister à la sape hypercritique.

Avec le *peut-être* de Renan, le sceptique promène sur tout son sourire déconcertant. Quant à l'hypercritique, s'il démolit tout, sûrement il n'édifie rien.

III

Messieurs, tel est, en raccourci, le tableau de la Critique pendant les trois derniers siècles : ici, la lumière, là, l'ombre; les uns l'exaltent pour lui demander des services, les autres la tiennent en méfiance. Entre les amis compromettants ou maladroits et les adversaires, se placent les vrais savants qui estiment la Critique pour ce qu'elle vaut et rien de plus.

C'est au milieu de ce bruit assourdissant, que la voix du Souverain Pontife s'est fait entendre.

Que dit de la Critique l'Encyclique *Pascendi*?

Elle ne dit pas grand chose de la Critique prise en elle-même; au fond, elle n'en dit rien. En revanche, elle s'occupe beaucoup du critique moderniste. En réalité, c'est de lui seul qu'elle parle.

La page qu'elle lui consacre est extrême-

ment serrée, curieuse même et étonnement suggestive. Elle montre le chemin parcouru par le critique moderniste. Nous l'avons entrevu ; nous pouvons le mesurer maintenant. Non seulement, il est sorti des limites naturelles de la Critique, mais encore il a fait d'elle comme une sorte de *Novum organum* appelé à diriger l'esprit humain. Il y va comme inévitablement. Comment s'étonner qu'une époque d'examen minutieux, de vérification universelle, de suspicion à outrance comme est la nôtre, y cherche et croit y avoir trouvé le principe directeur, de même que, à une autre époque, Bacon a doté la philosophie de la méthode expérimentale ?

Sans doute, on peut ne pas s'en étonner ; il faut même ne pas s'en étonner, si l'on sait qu'en tout temps, les méthodes d'étude sont une des expressions les plus vraies de l'état de la pensée. Seulement, le tour que le critique moderniste donne à la Critique est la déformation même de la Critique ; il lui inflige une entorse vraiment trop violente. J'insiste. La Critique recherche et établit les faits, non pas tous les faits indistinctement, ceux de la nature, de la psychologie ou de l'histoire, mais uniquement les faits de l'histoire ; ce n'est pas une

tâche aisée, mais elle est utile et noble ; car la Critique, y réussissant, apporte des éléments de bonne information, et, avec eux, la certitude des points particuliers, à l'encontre des sceptiques d'histoire, prétendant qu'on n'en connaît que les grandes lignes. La Critique vise à la documentation ; elle en étend tous les jours les frontières. C'est pour cela qu'elle instruit le procès des textes et des témoignages ; qu'elle lit les documents, en discute l'âge, l'authenticité, la valeur. Ainsi elle fournit à l'historien les matériaux sans lesquels l'histoire tournerait à la fantaisie, ne serait qu'un roman, manquerait de l'objectivité sans laquelle il n'y a ni étude ni vérité possible. Cette matérialité des faits de l'histoire, si cette expression m'est permise, demeure l'objet propre de la Critique. Son rôle, ainsi défini, loin d'apparaître effacé, est à la vérité très beau, important, nécessaire même. Elle précède l'histoire ; l'histoire ne peut se passer d'elle.

Or, le critique moderniste ne s'en contente point. Voyez plutôt : sous le couvert de la Critique, il tend à tout régenter ; il considère tout le domaine intellectuel comme son propre royaume ; il croit en avoir fait la conquête. En termes simples, le critique moderniste est

d'abord philosophe ; ou même il n'est guère que cela.

L'Encyclique *Pascendi*, qui décrit avec des traits d'une singulière vigueur l'attitude adoptée par lui, nous en fournit la preuve. Le critique moderniste admet trois lois directrices « contenues dans trois principes philosophiques : savoir le principe de l'*agnosticisme*, « le principe de la *transfiguration* des choses « par la foi, le principe de la *défiguration* « des faits. » Mais cela, c'est de la philosophie.

Philosophie, de prétendre que « l'histoire ne « roule que sur les phénomènes, » que « toute « intervention de Dieu dans les choses humaines doit être renvoyée à la foi, comme de « son ressort exclusif. »

Philosophie, de professer que dans les choses, « où le divin et l'humain se mélangent, » « l'élément humain retenu pour l'histoire a été « transfiguré manifestement par la foi, c'est-à-dire élevé au-dessus des conditions historiques. »

Philosophie encore, d'enseigner qu'il y a une logique dans les faits, de définir le principe de cette logique et d'autoriser les conséquences qui en découlent.

Philosophie, toujours, que d'introduire le principe de l'immanence vitale dans l'histoire, que de dire que la « cause ou condition de
« toute émanation vitale réside dans quelque
« besoin; que nul fait n'anticipe sur le besoin
« correspondant; qu'historiquement, il ne peut
« que lui être postérieur. »

Ici, je ne veux pas montrer tout le vice de cette philosophie par l'application qui en est faite à l'Eglise, aux sacrements, à la foi, à l'Evangile, aux paraboles, à la personne du Maître, « déniaut au Christ de l'histoire réelle
« la divinité comme à ses actes tout caractère
« divin, » opposant d'une manière générale l'histoire de la foi « à l'histoire réelle, préci-
« sément en tant que réelle, » faisant la séparation, le divorce, entre l'histoire tout entière et la religion tout entière, prétendant que la narration ne peut que suivre le fait, comme le fait le besoin.

Encore un coup, je ne m'arrête pas à ces conséquences pour si déplorables qu'elles soient. Je ne retiens qu'un point : le critique moderniste est plus philosophe que critique, c'est démontré. Il est même exclusivement philosophe, en ce sens qu'il se sert de la Critique pour introduire dans l'histoire sa philo-

sophie et qu'il part d'un à priori, dont il fait le postulat de la Critique.

Dès lors, il sort de ses limites.

Je ne dirai pas qu'il est aussitôt puni pour semblable incursion : il met à mal la philosophie et la Critique; elles le lui rendent; en fin de compte, il n'est ni philosophe, ni critique.

Il est vrai qu'il a fait alliance avec l'historien. Mais cette alliance ne le sauve pas.

Je conviens de nouveau que tout véritable historien doit d'abord être critique. Mais notre critique moderniste n'est pas historien : il fait plier les textes, les faits, les récits à ses conceptions. Il n'est pas critique, il a même trahi la Critique.

Si j'en avais le temps, je confirmerais par des exemples ces remarques, et je ferais entrer bien des figures vivantes dans le tableau brossé de main de maître par l'Encyclique. Au surplus, peut-être vaut-il mieux rester dans les régions sereines. Elles sont toujours lumineuses. A cette hauteur, vous voyez toute la portée du document pontifical. On n'y trouvera pas un seul mot contre la Critique simplement dite. Elle n'est pas en cause. Déjà, Mabillon, que j'ai cité plusieurs fois, écrivait : « Il y a

« une bonne et une mauvaise Critique ; l'une
« est une lumière bienfaisante pour l'auteur et
« les lecteurs, l'autre un poison dangereux qui
« corrompt la raison et le jugement ¹. »

Le Pape veut nous garder « la lumière
« bienfaisante ; » il écarte le « poison. »

Il est certes heureux qu'il ait parlé. Le faisant, il a montré les déviations de la fausse critique, parce qu'il en a fait sentir les conséquences dans le domaine pur de la Religion. Si le Saint-Siège a pour habitude et pour règle de tout envisager au seul regard de la foi, rien n'était meilleur pour convaincre nos contemporains que la Critique, une certaine critique, est entrée dans une voie mauvaise. Par là même, bien qu'indirectement mais très efficacement, il redresse la critique fausse, relève la vraie, et rend à tous un signalé service. La route obstruée par la philosophie kantiste, l'à priori et des théories religieuses, se trouve rouverte.

A toutes les époques de son existence, elle a été plus ou moins resserrée par les visées de ceux qui, voulant la pratiquer, ont vu autre chose que la Critique. Déjà Mabillon signalait le danger quand il s'écriait : « Repoussons la

¹ *Etudes monastiques*, t. II, p. 34.

« critique mauvaise. » Mais il était plein de confiance, ajoutant : « Embrassons celle qui « est conforme aux règles, car elle n'est alors « que l'usage régulier du jugement et de l'in- « telligence. » C'est avec une autorité autrement grande que le Pape vient de parler. Il ne se plaint que du critique *agnostique, immanentiste, évolutionniste*. Sa critique est une façon de philosophie et d'erreur. Tout catholique, loin de se laisser abuser par elle, doit la repousser. Je dis tout catholique, en envisageant le péril qu'elle fait courir à la foi. Je dis maintenant et pour finir : tout vrai critique, quelles que soient ses croyances et ses opinions philosophiques, la repoussera de même ; car elle est trop contraire à l'art vrai.

S'il faut en venir à une alliance, c'est avec la Critique tout court, c'est-à-dire la bonne méthode, que nous voulons la contracter.

Mais elle me paraît inutile, car l'entente, à n'envisager que les choses en elles-mêmes, reste parfaite. Ce n'est pas nous qui l'avons troublée.